

GYPSY ROSE LEE

Les Mémoires picaresques d'une star oubliée, admirée en son temps par Kessel et Steinbeck.

Thierry Clermont



GYPSY. MÉMOIRES
De Gypsy Rose Lee, traduit de l'anglais (États-Unis) par Vianney Aubert, Aux feuillettines, 540 p., 24,90 €.

« **L**a stupefiante aventure que fut son existence, Gypsy Rose Lee l'a publiée elle-même, dans un livre de Mémoires dont le succès a été considérable et qui fut accueilli avec faveur par des écrivains de haut rang comme Hemingway et Tennessee Williams. » En 1959, c'est un Joseph Kessel enthousiaste qui brosse, pour France-Soir, le portrait de celle qui fut la grande reine du strip-tease, après l'avoir rencontrée dans son vaste appartement new-yorkais. La même année, ces Mémoires, qui s'arrêtent juste avant la guerre, sont adaptés à Broadway, dans une mise en scène de Jerome Robbins. Et les voici aujourd'hui enfin traduits en français, et présentés par Kessel.

Gypsy Rose Lee, née à Seattle en 1911, est cette fille de l'Amérique populaire, celle de la fantaisie et de l'entertainment, du rêve vendu sous toutes ses formes possibles. Romancière, effeuilleuse donc, comédienne, chanteuse, morte à 59 ans, Gypsy fait partie de ces stars d'hier tombées dans l'oubli. Et pourtant, quel fabuleux destin ! Pour elle, tout commence sur la route, dès l'âge de 6 ans, en compagnie de sa mère follement éprise de théâtre, Madame Rose, et de sa sœur cadette, June. La petite troupe foraine, complétée par le singe Tigolo, une oie blanche, des chiens et des caméléons, enchaine sketches comiques, scènes de vaudeville, numéros de claquettes, sur des scènes improvisées ou dans des théâtres borgnes de bourgades de l'Oregon, du Missouri, du Michigan ou de l'Ohio. Un cabotage marqué par les galères, les



Gypsy Rose Lee était une effeuilleuse pleine d'audace et d'ambition. ROX FEULLANTINES

vols et la violence, la déché et l'espoir de lendemains meilleurs. Le récit enjolivé qu'en fait Gypsy, doublé d'un portrait de l'Amérique profonde, est marqué par « la drôlerie, le picaresque des situations, des épisodes, des personnages, laissent le lecteur ravi, hilare », Kessel dit-il. Avant même ses 18 ans, Gypsy offre son premier strip-tease, avec succès.

L'effeuilleuse a des charmes, de l'audace et de l'ambition. L'ex-saltimbanque vole désormais de ses propres ailes, sous le regard de Madame Rose, qui quelques années plus tard assainira sa compagnie. De *speakeasies* en cabarets, de shows en revues, Gypsy se fait un nom dans ce que les Américains appellent le burlesque, genre associant l'esprit du music-hall à la comédie grivoise et lascive. Arrivée à New York, la Mecque du music-hall, Gypsy est prise en main par le bootlegger Waxey Gordon, futur ennemi public numéro un, qui finira sa vie à Akatraz. Les plus grands théâtres de Broadway l'accueillent et l'ovationnent, dont le Ziegfeld Follies, le Minsky (qui lui inspirera la chanson *From Stravinsky to Minsky*).

Gypsy, nouvelle reine du glamour, est repérée par Hollywood, pose en une des magazines, arborant sa dernière trouvaille qui fera florès : les *nippies*, ces cache-tétos faits de deux petites bandes adhésives croisées. De son art, elle le résume ainsi : « *More tease than strip.* »

Bohème artistique

Au début des années 1940, elle ajoute une nouvelle corde à son arc. Une espèce de phalanstère vient de s'ouvrir à Brooklyn, dans un brownstone sur-nommée la « February House », qui accueille la bohème artistique. Parmi les locataires : la jeune Carson McCullers, le poète exilé W.H. Auden, Britten, qui vient de mettre en musique *Les Illuminations* de Rimbaud, Jane et Paul Bowles. Gypsy s'y installe provisoirement et se lie d'amitié avec McCullers. Entre deux virées dans les bistrotiers de marins, l'auteur de *Le Cœur est un chasseur solitaire* la guide dans l'écriture de son premier roman. Une hilarante parodie de thriller qui se passe dans les coulisses du burlesque, *Mort aux femmes mes*, best-seller en 1941, adapté au cinéma. Suivra un deuxième opus, *Madame mère et le machabée*.

Retour ensuite à Hollywood, où elle joue de petits rôles, et entame une liaison avec Otto Preminger, dont elle aura un enfant, Erik. C'est l'époque où elle se passionne pour la peinture, achetant des œuvres de son ami Max Ernst, Miro ou Chagall. L'heure est venue de quitter la scène et de prendre du recul, le temps de faire un périple en Europe, et de graver quelques chansons, dont *I Can Cook*, *Too* de Leonard Bernstein.

Ceux qui l'ont admirée sur scène, dont Henry Miller, Delmore Schwartz ou Steinbeck, lui resteront fidèles, même pendant son éclipse, qui prend fin dans les années 1960, grâce au film *Gypsy*, où elle est incarnée par Natalie Wood. Gypsy s'installe luxueusement à Beverly Hills, en compagnie de ses nombreux chiens et cacatoès, et présente sur une chaîne TV californienne le premier des talk-shows féminins, où elle invite Judy Garland, Jayne Mansfield, et quelques talents prometteurs : Andy Warhol et Woody Allen. Elle meurt d'un cancer en 1970, l'année où disparaît une certaine Amérique, celle des Hendrix, Joplin, Frances Farmer et Dos Passos. Rebelles, chacun dans leur genre. ■

L'impossible amour

RADCLYFFE HALL

Les destins de trois femmes en une symphonie pathétique sur fond de décor balnéaire déprimant. Le premier roman méconnu de l'une des femmes les plus libres de son époque.

François Rivière

« **L**a publication outre-Manche, à l'été 1928, du roman de Marguerite Radclyffe Hall *Le Puits de solitude* fut à l'origine d'un scandale au moins égal à celui provoqué par *L'Amant de Lady Chatterley*, de D.H. Lawrence. L'héroïne de ce livre, une femme s'attribuant un prénom masculin, s'y faisait la porte-parole de l'auteur mécontent ainsi en pratique la formule de Chesterton : « *Une autobiographie ne peut être vraiment sincère que lorsqu'elle prend la forme d'une fiction.* »

Au fil des cinq cents pages de cette confession, nourrie d'une véritable culture littéraire associant au projet de Miss Hall tout autant les poèmes de Sappho que les romans de Colette, s'affirmait un talent peu commun. Ce que confirma en quelque sorte la violence d'une réaction médiatique contraignant l'éditeur Jonathan Cape à retirer le livre des librairies où on se l'arrachait déjà. L'auteur, inconnue du grand public, ne l'était cependant pas de la bonne société britannique et plus encore d'un cercle d'artistes bohèmes jugés sulfureux par les bonnes consciences. Radclyffe Hall, alors âgée de 48 ans, vivait en couple avec une autre femme, Una Troubridge, dans une absence favorisée par la fortune de l'écrivain. Celle-ci aimait se faire appeler John et affronta la tourmente avec aplomb, recevant le soutien de sa consœur Virginia Woolf et



LA FLAMME VAINCUE
De Radclyffe Hall, traduit de l'anglais par Michel Poirier Gallimard, 574 p., 17 €.

d'un E. M. Forster plus timoré décidant de ne pas voir son roman *Maurice* paraître de son vivant. En France, l'approbation de Natalie Barney, grande prêtresse des amours lesbiens, aidée au succès du *Puits de solitude*, qui se vendit à 1 million d'exemplaires. Les lectrices, mais aussi les lecteurs curieux de destins romanesques peu ordinaires, y découvraient celui de Stephen Gordon, décidée à vivre en couple avec une autre femme. Affichant une ténacité semblable à celle que Marguerite Radclyffe Hall déployait elle-même obstinément, elle finissait par triompher. Mais l'auteur, reconnue pour son talent bien que difficilement acceptée en raison de son audace, n'en est alors pas à son coup d'essai. Un premier livre, une comédie de mœurs publiée en 1924, n'ayant guère attiré l'attention, Radclyffe Hall s'est lancée avec *La Flamme vaincue* dans un roman où sont associés les destins de trois femmes en une symphonie pathétique sur fond de décor balnéaire déprimant.

« Des siècles qui vous étouffent »

Dans ce cadre traditionnel, quasi balzacien, Joan Ogden, une adolescente fragile soumise à une mère malheureuse en ménage et totalement névrosée, est l'objet de la folle passion que lui voue Elizabeth, sa répétitrice. Celle-ci ne rêve que de vivre avec elle une existence d'amantes enfin libérées « des siècles qui vous étouffent et vous suffoquent ».

Ce beau rêve échoue. Par manque de confiance en elle et incapable qu'elle est d'échapper à l'amour tentaculaire de sa mère, Joan renonce à partager la vie d'Elizabeth et finira la sienne dans le triste décor de son enfance. De découvrir, longtemps après *Le Puits de solitude*, un roman méconnu de l'auteur, renforce l'admiration qu'on peut légitimement éprouver pour une écrivain de grand talent qui fut aussi l'une des femmes les plus libres de son époque. ■

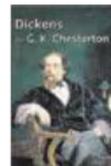
Au chevet de Charles Dickens

G.K. CHESTERTON
À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Chesterton, on réédite son « Dickens », indispensable biographie de l'auteur des « Aventures de Monsieur Pickwick ».

Anthony Palou

« **G**abriel Keith Chesterton est l'écrivain de la joie et de la spiritualité. Prenez un de ses livres dans la bibliothèque et c'est le diable s'il vous tombe des mains. Sa vigueur est contagieuse. Citons les enquêtes du Père Brown ou encore son chef-d'œuvre : *Le Nommé Jeudi*. Son art du paradoxe est parfois un peu fatigant mais il fait travailler les méninges. En tant que critique, qui s'y frotte s'y pique, et en tant que biographe, il n'en nuie jamais. Ses vies de Thomas d'Aquin, de François d'Assise ou de Robert Browning ne ressemblent à rien à d'autre qu'à la Chesterton. Ainsi celle de Charles Dickens. On ne présente plus Dickens et c'est bien pour cela qu'il faut lire cette biographie. Ou plutôt cette monographie critique. Paradoxal ? Non, puisque nous la lisons autant pour Dickens que pour l'écrivain poids lourd qui lui brosse le portrait. Chesterton commence son étude par une analyse sur les grands hommes.

C'est quoi, un grand homme ? S'il est « celui qui donne aux autres le sentiment de leur grandeur », alors Dickens l'est assurément. La naissance du futur



DICKENS
De G.K. Chesterton traduit de l'anglais par A. Laurent et L. Martin-Dupont, Plon, 256 p., 21 €.

sut voir l'univers en rose, c'est dans une fabrique de noir à souler qu'il apprit à le voir ainsi », résume Chesterton.

Dès lors, Dickens n'eut de cesse de travailler « comme une usine », d'ob-

server le monde ou plutôt Londres car Dickens, c'est Londres. Ville sordide dans les années 1820-1830 avec ses rues sombres, ses tavernes, ses taudis d'où sortent les cris des enfants maltraités. Ambiance brumeuse et froide mais rendue si vivante sous « la sensibilité peu commune » de l'auteur d'*Oliver Twist*. Le petit Charles était ambitieux, orgueilleux. La gloire était faite pour lui. Commentaire de Chesterton : « *L'orgueil est une faiblesse très digne de pitié.* » Après avoir été sténographe, journaliste émérite ou encore rédacteur parlementaire, il devint très vite le plus célèbre des conteurs victoriens à l'humour picaresque. Le chapitre « Dickens et Noël » est une splendeur. Noël, par l'exercice de la charité, symbolise la seule façon d'améliorer le monde. Dickens a toujours eu de la sympathie pour l'enfant incapable de comprendre le monde des adultes. Chesterton qui l'a lu alors qu'il suçait encore son pouce jamais ne s'en détacha. Sa biographie reste la plus brillante introduction à l'œuvre de l'auteur de *David Copperfield*. ■